

Ilana RAMCHAR

Promenade

à

deux

Dijon - Juillet 1995

Les arbres hauts ne cessent pas de balancer leurs cimes vertes contre le ciel. Le vent léger ondule des feuilles qui bruissent sourdement tout alentour. Seul le tempo de ses foulées donne du rythme à ces sifflements sylvestres. De temps en temps il croise un promeneur ou un groupe d'enfants qui ont des aventures de Robin des bois ou d'astronautes dans des engins qui foncent à des vitesses lumière. Il y a aussi des chiens qui promènent leurs maîtres aussi dissemblables les uns que les autres.

Après la partie pierreuse un peu montante, c'est maintenant la partie plane, en pleine prairie. La forêt s'éloigne derrière lui et se rapproche déjà, encore loin devant. Sa foulée peut s'allonger et se régulariser. Le plaisir d'être léger lui revient en souvenirs de jeunesse. Il court, il vole, il grimpe au ciel sans prêter attention à la chute de chacune de ses foulées dont l'herbe étouffe à peine le choc. C'est l'envolée dont il se souvient, pas encore de la retombée. Un jour peut-être !

Tout au bout de la longue ligne droite d'herbes folles, hautes, que l'hiver seul est chargé de tailler, apparaissent deux ombres. Elles marchent à peine, ondulent, se séparent, se rapprochent, s'arrêtent. L'éclat de rire d'une femme est déjà parvenu jusque là, amplifié par les souffles de l'air qui rebondit sur l'orée presque circulaire de la forêt.

Un jeune homme parle en nouant un long brin d'herbe entre ses doigts. Il le fait machinalement en se tournant alternativement vers les longues tiges des graminées et le visage de la jeune femme dont le regard reste rivé sur celui du promeneur qui la précède à peine et qui se retourne avec la régularité du métronome.

De quoi parlent-ils ? Ont ils des choses à se dire ? Il court toujours, comme tous les jours. Les deux jeunes promeneurs grandissent aussi vite que ses enfants l'ont fait vieillir, il y a

déjà bien longtemps. Pourquoi pense t il à eux si fortement en les voyant ? Encore quelques respirations et il connaîtra la couleur de leurs yeux.

Bientôt il n'est plus qu'à quelques mètres d'eux. Et dans un large geste de ses deux bras qui s'écartent et se resserrent, il mime leur rapprochement l'un contre l'autre. Puis il serre ses deux mains et ses deux avant-bras placés horizontalement, appuie ses coudes sur sa poitrine et se met à marcher en balançant les bras comme s'il berçait un enfant. Les deux passants se sont immobilisés et le regardent reprendre sa course et passer au près d'eux.

Le bois n'est plus très loin. Il va s'enfoncer de nouveau dans l'ancre de verdure. Il perçoit alors une voix à l'unisson qui lui chante « Merci Monsieur ». Il se retourne et à quelques dizaines de mètres de là les deux jeunes gens agitent leurs mains unies dans un grand signe de salut.

Il s'élance et les deux promeneurs sont repartis. Mais le bruit de la course se rapproche. Il est revenu sur ses pas Il s'approche de la fille et l'embrasse sur les lèvres d'un baiser à peine effleuré. Elle ne s'est pas détournée. Il serre la main encore libre de son compagnon. Et il repart.

Il se retourne et tout en continuant de courir en marche arrière il leur crie « Bonne chance ».

La forêt sera là dans quelques secondes. Juste à l'instant la vie s'est ouverte pour des dizaines d'années. Ils se promènent, se regardent et s'embrassent.

Il court dans l'espace libre et l'absence de ciel.

Juillet 1995